

## Québec français

# La BD au Québec : Une route semée d'embûches

Michel Viau

---

La bande dessinée à l'école  
Numéro 149, printemps 2008

URI : [id.erudit.org/iderudit/1727ac](http://id.erudit.org/iderudit/1727ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)  
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Viau, M. (2008). La BD au Québec : Une route semée d'embûches. *Québec français*, (149), 32–34.

---

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## La BD au Québec : une route semée d'embûches

MICHEL VIAU\*

Louis Cyr, Yves Poissant, 1978.



La bande dessinée québécoise, que l'on désigne souvent au moyen du sigle BDQ, a une très longue tradition derrière elle et son histoire est étroitement liée à celle du Québec. C'est toute l'histoire du Québec moderne qui défile à travers la BDQ : de l'urbanisation à la mondialisation, en passant par la Grande Noirceur, la Révolution tranquille, la montée du nationalisme québécois, la récession économique et la mondialisation.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est celui de la presse satirique : entre 1844 et 1900, près de 60 périodiques humoristiques et satiriques paraissent. C'est dans leurs pages que l'on retrouve les premières bandes dessinées muettes ou légendées, c'est-à-dire avec texte sous l'image.

Le 30 janvier 1904 paraît dans *La Patrie* la première série de bande dessinée québécoise : *Les aventures de Timothée* d'Albéric Bourgeois. *Timothée*, séducteur maladroit, s'y exprime à l'aide de bulles, ce qui est une première en langue française. Plusieurs autres séries paraissent dans les semaines qui suivent. *La Presse* emboîte le pas et commence, elle aussi, à publier régulièrement des BD.

C'est l'âge d'or de la BDQ : de 1904 à 1909, plus de 600 planches paraissent dans ces deux quotidiens montréalais. Par les thèmes abordés, ces BD reflètent les changements qui secouent alors la société québécoise, tels l'urbanisation, les progrès techniques et l'immigration. Toutefois, dès 1906, elles sont la cible de critiques sévères de la part d'un journal concurrent, *Le Canada*, qui les qualifie de « numéros bariolés ».

À l'aube des années 1920, l'Église et divers organismes catholiques, conscients du pouvoir grandissant de l'image, utilisent la BD pour propager leurs valeurs. Toutefois, tournant le dos à la modernité et refusant tout ce qui est d'origine américaine, ces bandes ne comportent pas de phylactères. Le texte est donc placé sous le dessin à la façon des traditionnelles histoires en images venues de France. Ainsi, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal publie, dès 1919, plusieurs séries des *Contes historiques de la Société Saint-Jean-Baptiste*, écrits par l'élite catholique de l'époque, qui portent sur les grandes figures de l'histoire du Canada français. Les *Contes historiques* remportent un succès fabuleux : il s'écoule 500 000 exemplaires de chacune des deux premières séries !

L'Association catholique des Voyageurs de commerce de Trois-Rivières commandite, à partir de 1935, des feuilletons adaptés de romans du terroir qui sont publiés dans plusieurs journaux. Ces histoires véhiculent l'idéologie dominante : retour à la terre, soumission au clergé, pureté de la race... Ces récits sont les premiers feuilletons réalistes québécois à être publiés.

En 1943, la Centrale de la Jeunesse Étudiante Catholique (JEC) lance le journal *François*, qui propose de nombreuses BD québécoises humoristiques et d'aventures. Plus tard, la JEC lance également une revue pour jeunes filles, *Claire*. Ces revues s'adressent aux étudiants et consacrent quelques numéros par année à des choix de carrières.

De son côté, l'éditeur catholique Fides publie, dès avril 1944, *Hérauts*, version française du *comic book* américain *Timeless Topix*. *Hérauts* veut combattre sur leur propre terrain les « mauvais » *comic books* qui corrompent et abrutissent la jeunesse, en présentant des vies de saints, des exploits sportifs, etc. À partir de septembre 1947, grâce à une entente avec les congrégations religieuses qui dispensent l'enseignement, *Hérauts* est offert en abonnement dans les écoles. Cette mainmise de l'Église sur la bande dessinée ne s'applique par contre pas à celles qui sont publiées dans les journaux. Ainsi, au cours de l'entre-deux-guerres, la BDQ fait un timide retour dans les périodiques du Québec. En 1920, *Timothée* reparait dans les pages de *La Patrie*, cette fois sous la plume d'Arthur Lemay. Dans *La Presse*, une seconde tentative de bande quotidienne a lieu en 1921. Il s'agit de *Benoni* par Avila Boisvert.

Cette période voit surtout l'arrivée massive dans les journaux québécois de bandes américaines distribuées par les *syndicates*. Les journaux les regroupent dans des cahiers spéciaux pouvant atteindre près de 40 pages. Malgré la prédominance des séries américaines, quelques séries québécoises se glissent timidement dans ces cahiers.

C'est au cours de la Deuxième Guerre mondiale que paraissent les premiers grands récits d'aventures. Entre 1941 et 1944, le couple Vincent (Rodolphe et Odette) signe plusieurs adaptations de romans de capes et d'épées. Ces feuilletons, reproduits dans les journaux des grands centres urbains, sont ensuite repris en album.

Dans l'immédiat d'après-guerre, la société change. Les jeunes hommes québécois sont allés au front en Europe. La BD reflète cette réalité. Ainsi, en 1947, paraît dans *Le Progrès du Saguenay* un premier récit de science-fiction, *Les Deux petits nains*, fortement inspiré par la guerre du Pacifique. Des aventures policières et d'espionnage, mettant en scène des vétérans, paraissent dans *Le Petit Journal*.

Toutefois, dans les années 1950, la bande dessinée a très mauvaise presse. Plusieurs articles de journaux traitent de la menace qu'elle présente pour la jeunesse (incitation à la violence, à la délinquance, à l'homosexualité, etc.). À Montréal, en 1955, Gérard Tessier, appuyé par le cardinal Paul-Émile Léger, lance une croisade contre les publications qu'il juge malsaines.

Au milieu des années 1960, bien peu de bandes dessinées québécoises paraissent, que ce soit en album ou dans la presse. De fait, incapables de rivaliser avec les revues européennes qui envahissent les kiosques, les revues *Hérauts*, *François* et *Claire* cessent de paraître. À la fin de la décennie, les éditions Héritage commencent à publier des traductions de *comic books* américains. À la fin de cette décennie, la société québécoise est en pleine effervescence. Au plus fort de ce qu'on a appelé la Révolution tranquille, alors que le nationalisme québécois s'exacerbe, vient le renouveau de la BDQ, qu'on a surnommé « le printemps de la bande dessinée québécoise ». C'est dans le milieu contre-culturel et étudiant que la BD réapparaît en force en 1968. Sous la houlette du poète Claude Haefely, quelques jeunes illustrateurs se regroupent sous le nom de *Chiendent* et font paraître des BD dans des magazines. Le groupe connaît une brève existence, mais le mouvement est lancé. Tiré à 5 000 exemplaires en 1970, *Oror 70*, du peintre André Philibert, est le premier album moderne de BD québécoise, tandis que *Le Petit manuel d'Histoire du Québec* de Lavaill et Bergeron, qui paraît l'année suivante, est le premier succès en librairie d'un album québécois.

Dans la première moitié des années 1970 paraissent des revues au contenu parfois amateur et qui ne durent, bien souvent, que le temps de quelques numéros, d'abord à Sherbrooke, puis à Montréal, à Québec et ailleurs sur le territoire. De son côté, la revue de contre-culture *Mainmise* adapte en joual des auteurs *underground* américains.

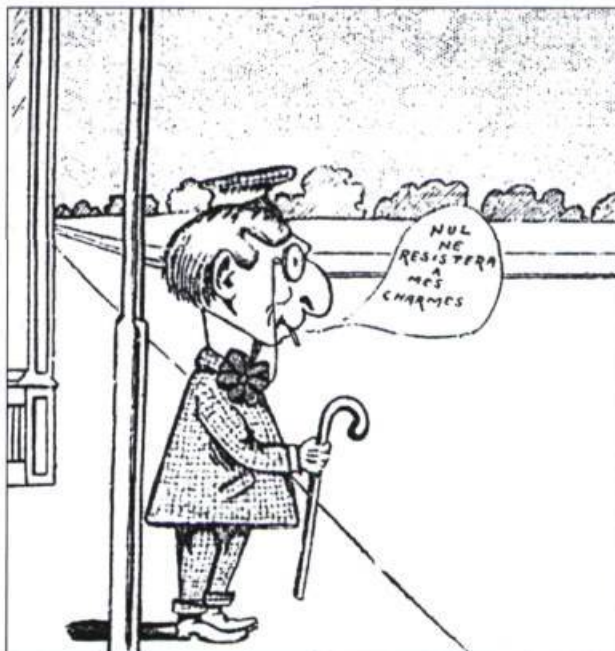
Ces revues ne visent pas le public jusqu'alors habituel des périodiques de BD, les enfants, mais s'adressent aux jeunes adultes. Signe des temps, on y trouve surtout des expérimentations graphiques, de la critique sociale et de la satire politique, mais pas de récits d'aventures traditionnels. Paradoxalement, si les créateurs s'adressent à un public adulte, les éditeurs visent plutôt les enfants et misent sur des valeurs sûres, c'est-à-dire des personnages connus de la télévision.

Un groupe d'auteurs, l'Hydrocéphale Entêté, organise des salons et des expositions, publie des revues et met sur pied une agence de distribution de BD québécoise, *La coopérative des Petits dessins*, qui fournit, en 1974, six bandes quotidiennes au journal indépendantiste *Le Jour*, ce qui s'est avéré une expérience unique dans l'histoire de la BDQ. Dans la seconde moitié de la décennie, une deuxième vague de revues arrive. Celles-ci visent un public plus vaste et soignent davantage leur contenu. L'humour y est toujours présent, mais la science-fiction remplace les expérimentations graphiques.

Le monde de l'éducation s'ouvre lui aussi à la bande dessinée. À Sherbrooke, Richard Langlois élabore un cours, « Bande dessinée et

figuration narrative ». Reconnu par le ministère de l'Éducation, ce cours est offert dans plusieurs cégeps dès 1973. Bon nombre de collègues et d'universités proposent aux étudiants des cours théoriques et pratiques sur la bande dessinée, que ce soit par l'entremise des départements de français ou d'arts plastiques. Les écoles primaires et secondaires utilisent également la BD à des fins pédagogiques.

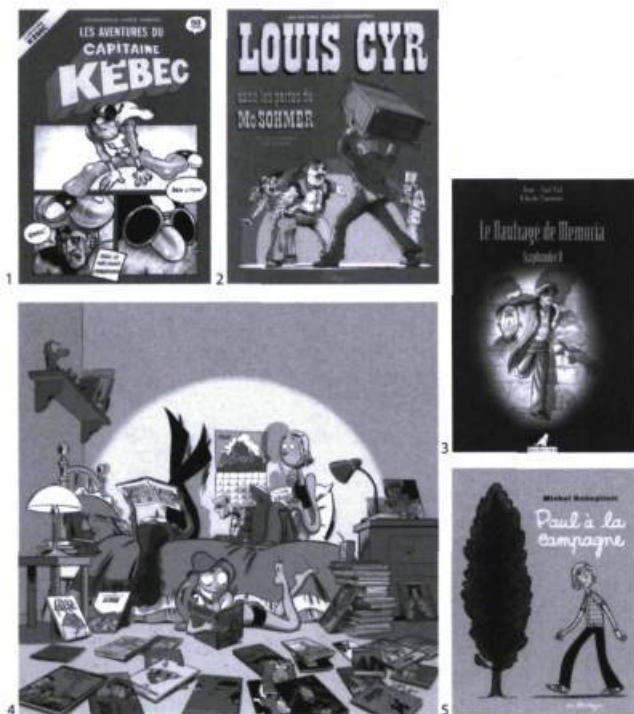
On enseigne la BD, mais aussi par la BD. Différents ministères, des organismes sociaux et des associations s'en servent pour



Case extraite de la première planche de la série *Timothée* par Albéric Bourgeois publiée dans *La Patrie* du 30 janvier 1904. Il s'agit de la première BD de langue française à bulle au monde.



Case extraite d'une planche de la série *Onésime* d'Albert Chartier. Cette série a été publiée dans le *Bulletin des agriculteurs* de 1943 à 2000.



1 *Les Aventures du Capitaine Kébec* par Pierre Fournier, publié en 1973. 2 *Louis Cyr* par Yves Poissant, publié en 1978. C'est un des rares albums de cette période. 3 *Scaphandre 8* de la série *Le Naufrage de Memoria* par Jean-Paul Eid et Réal Paiement, paru en 1999 aux éditions Mille-îles (Les 400 coups). 4 *Les Nombriels*, série réalisée par Marc Delafontaine et Maryse Dubuc, publiée par l'hebdomadaire belge *Spirou*. Cette illustration a figuré sur l'affiche du 20<sup>e</sup> Festival de la bande dessinée francophone de Québec en 2007. 5 Couverture de la réédition de l'album *Paul à la campagne* de Michel Rabagliati, publié originalement en 1999. La réédition date de 2007.

éduquer la population et faire passer leur message sur divers sujets : l'écologie, la santé, la sexualité, la toxicomanie, l'alimentation, voire l'organisation des comités d'école. Tout peut être expliqué par la bande dessinée !

Les efforts des années 1970 culminent, au cours de la décennie suivante, dans l'instauration des bases d'une industrie de la BD au Québec. C'est la création de *Croc*, en 1979, qui donne le ton. Revue satirique, *Croc* remporte un grand succès. De nombreuses séries devenues des classiques de la BDQ sont issues de ses pages dont *Michel Risque* de Godbout et Fournier. Fort du succès de *Croc*, son éditeur lance en 1983 une revue exclusivement consacrée à la BD : *Titanic*. Malgré les efforts d'une équipe bien rodée, l'expérience est un échec et *Titanic* sombre après douze numéros.

D'autres revues professionnelles voient brièvement le jour au cours de cette décennie. Ainsi, au moment même où paraît *Croc*, une revue pour jeunes arrive en kiosque : *Mic Mac* qui, le temps de cinq numéros, présente du matériel original. À Montréal paraît *Cocktail*, revue mêlant BD québécoise et séries classiques américaines, tandis qu'à Québec paraît une nouvelle revue d'humour illustrée, *Safarir*, qui s'adresse à un public jeune et présente, encore aujourd'hui, des parodies de films et d'émissions populaires. Les succès de *Croc*, et de *Safarir*, de même que l'aventure de *Titanic*, ont un effet stimulant sur le milieu de la BDQ. Les créateurs sentent le besoin de s'organiser. Des associations naissent à Sherbrooke, à Montréal et à Québec et jouent un rôle important quant à la reconnaissance, à la promotion et à la diffusion de la BD québécoise.

Les années 1980 voient également l'émergence des premiers véritables éditeurs spécialisés en BD. Les Éditions Ovale publient plusieurs albums cartonnés en couleurs destinés aux enfants, tandis que les éditions du Phylactère et Kami-Case visent un public plus âgé. À la fin de la décennie arrive un joueur qui prend rapidement de l'importance : les éditions Mille-îles (*Les 400 Coups*). Au fil des années, Mille-îles publie des auteurs dans tous les genres : de la BD pour enfants à la science-fiction, en passant par toutes les variantes de l'humour.

Les difficultés économiques (chômage et récession) de la fin des années 1980 et du début de la décennie suivante engendrent un nouveau mouvement de contestation, essentiellement urbain, qui sonne le retour de l'*underground*. Une flopée de fanzines photocopiés, tirés parfois à quelques dizaines d'exemplaires seulement, paraît. En plus des fanzines et de *comic jams* (soit des BD improvisées et réalisées en groupe), le mouvement *underground* donne également naissance à des expositions et des lancements collectifs et à des festivals. Des liens se créent avec des éditeurs de fanzines étrangers et certains créateurs québécois voient leurs BD publiées en Europe et aux États-Unis.

Le marché québécois étant très étroit, plusieurs créateurs tentent leur chance à l'étranger. Ainsi, depuis les années 1980, plusieurs dessinateurs québécois travaillent pour le marché américain. Certains illustrent des *comics* de superhéros pour les grandes compagnies, tandis que d'autres sont publiés par des éditeurs américains dits « indépendants ». D'autres encore s'autoéditent et distribuent leurs *comic books* sur le marché américain. De plus, l'éditeur anglo-montréalais Drawn and Quarterly publie des traductions de certains auteurs québécois, ce qui contribue à les faire connaître dans le monde entier.

C'est également à partir des années 1980 que des créateurs québécois tentent de percer le marché européen par des rééditions ou des coéditions d'albums déjà parus au Québec. Puis, avec l'avènement d'Internet, ce sont surtout les dessinateurs qui réussissent à obtenir du travail auprès d'éditeurs européens.

Dans la seconde moitié des années 1990, plusieurs petites maisons d'édition offrant aux lecteurs de la « BD d'auteurs » sont fondées, telles Zone convective, La Pastèque, L'Oie de Cravan et Mécanique générale. Ces éditeurs veulent également conquérir de nouveaux marchés. Ainsi, La Pastèque expédie une partie du tirage des albums de Michel Rabagliati en France. Les albums de Zone Convective et de Mécanique générale (devenus des collections chez Les 400 coups) sont offerts outre-mer par un distributeur européen.

Aujourd'hui, la BDQ se porte mieux que jamais. Si le marché québécois est encore largement accaparé par les éditeurs étrangers, depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, les éditeurs québécois publient bon an mal an entre 30 et 40 albums de bandes dessinées originales. Des dessinateurs travaillent régulièrement pour le marché américain, tandis que plusieurs autres œuvrent en Europe, soit à titre de dessinateurs, mais également comme auteurs. Finalement, les médias d'information s'intéressent de plus en plus cet art et à ses artisans. Toutefois, malgré le chemin parcouru, certains préjugés tenaces demeurent à l'égard de la bande dessinée.

\* Spécialiste en bande dessinée québécoise, auteur de BD et du Répertoire des publications de bandes dessinées au Québec des origines à nos jours (1999)